BREF

42
automne 99

Le magazine du court métrage

Yervant Gianikian et Angela Ricci Lucchi

Flammes de Patrick Bokanowski

Du court au long : Solveig Anspach, Henri-François Imbert, Émilie Deleuze, Emmanuel Finkiel

Cannes 99

Jacques Deschamps, témoin de Clermont

L'animation numérique

Sur la disparition des volets

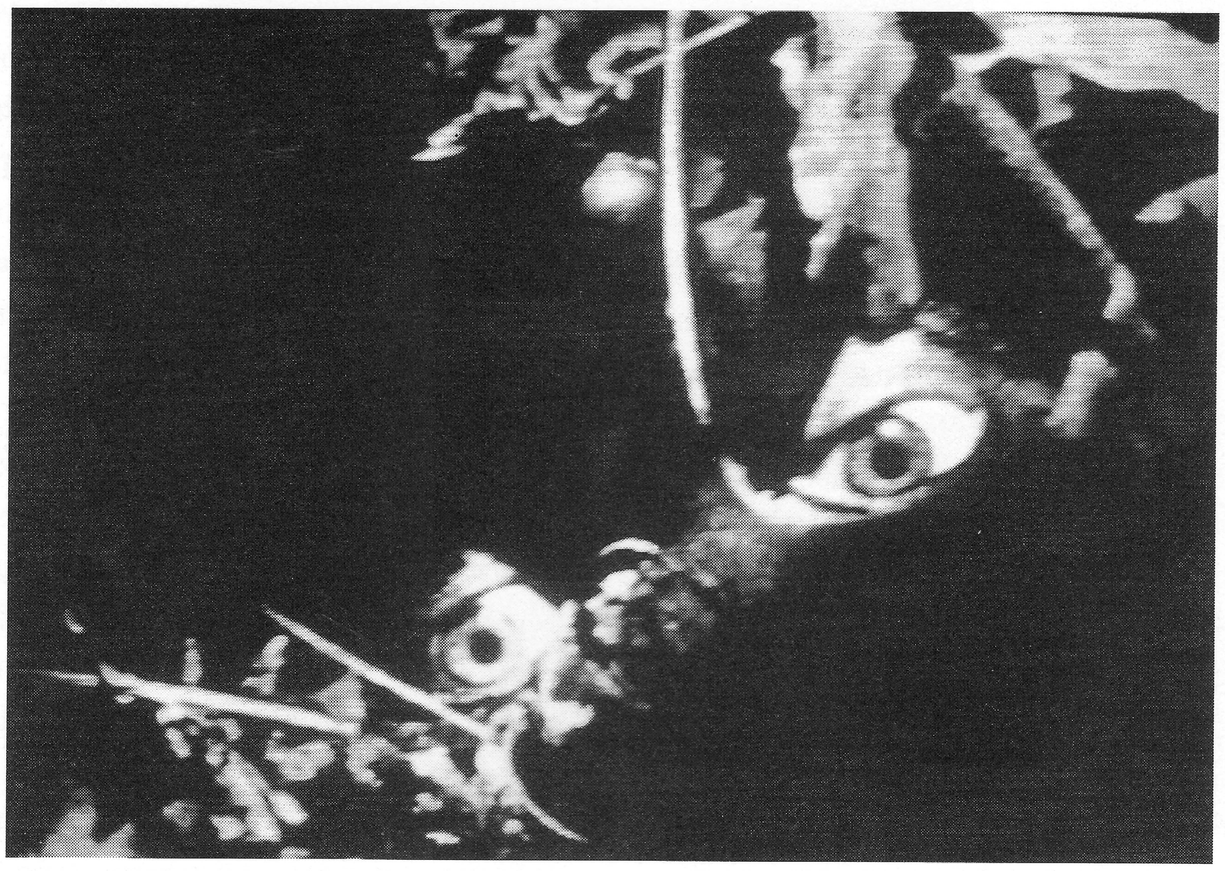
Vidéo : Gie-Hee Chang, Chantal Michel, Pipilotti Rist

Où voir des courts métrages

ISSN : 0759 - 6898 – 11e ANNEE – TRIMESTRIEL - 40 F/6,09 €

Que les feux rouges s'éteignent...

de Céline Fossati



Nous n'évoquerons jamais la suite de la carrière de Céline Fossati dans la rubrique "Du court au long", car cette jeune réalisatrice s'est tuée dans un accident à la fin du tournage de son premier court métrage. On ne peut certifier que cet élément biographique influence le jugement que l'on peut avoir sur ***Que les feux rouges s'éteignent...,*** mais il est certain qu'il s'agit d'une œuvre insolite tant par la manière d'aborder un thème assez répandu (la recherche du père) que par le traitement filmique appliqué : photo en noir et blanc, mélange des temps, travail sur les fragments plutôt que sur la continuité narrative, sens peu commun du montage, mais un montage organique et non clinquant ou racoleur.

L'absence de déclaration d'intention, de traces écrites sur le travail de Fossati nous conduit à interroger les images seules. Comme on sait d'autre part que dans le court métrage actuel – pour peu qu'il s'en donne la peine –, toutes les libertés narratives ou formelles sont permises, on doit faire soi-même une reconstruction mentale de ce qui nous est proposé. D'autant plus que le montage peut ouvrir sur divers sens : quel est le statut, par exemple, de la petite fille qui regarde devant elle. Le plan antérieur montrait un homme prenant un train : le regarde t-elle partir, l'imagine t-elle (le raccord n'indique pas, obligatoirement, que les deux personnages partagent le même temps) ?

En ouverture, on voit un homme (on saura qu'il se nomme Yves Doligé) poireauter sur le quai d'une gare (les moments d'attente sont silencieux, alors que les plans de foule se veulent bruyants : ce travail sonore contrapuntique domine tout le film), puis quelque temps après prend un train. L'homme attend-il quelqu'un ? La caméra nous montre le visage d'une fillette qui regarde dans le vide (plan évoqué plus haut) et triture son bracelet, cette image raccorde avec d'autres mains qui agacent ce même bracelet ; l'objectif monte et dévoile le visage d'une adolescente qui attend contre un mur et se met à marcher. Il s'agit, dans les deux cas, d'Alix à quelques années de distance.

Céline Fossati mène de front, par montage parallèle, une double fiction autour d'une absence. C'est au cours d'une répétition théâtrale que la petite Alix s'aperçoit de l'absence de son père. La mère inquiète s'informe auprès des invités. Plus tard, on trouve la voiture d'Yves abandonnée : le père, car c'est bien l'homme du quai de gare, a disparu sans laisser de traces. On n'en connaîtra d'ailleurs jamais les raisons. Lorsqu'on revient en arrière avec la télécommande de son magnétoscope, on a maintenant la certitude qu'il n'attendait personne mais qu'il hésitait à partir.

Les éléments traduisant le trauma d'Alix enfant – voir à ce sujet l'étonnante séquence des arbrisseaux nocturnes qui l'assaillent, alors que deux yeux, seuls éléments émergeant d'un visage peint et dissimulé sous terre, la fixent – alternent avec ceux de la quête de la jeune femme. Aucun flash-back ne pervertit la diégèse du film : plans du passé et du présent, de l'imaginaire et du réel ont exactement le même statut à l'écran. Les deux Alix se croisent dans un café : la petite encourage l'autre à poursuivre sa recherche. Ce type de séquence est casse-gueule et il faut un sens plastique très sûr pour ne pas tomber dans le ridicule. Fossati le possède de la première à la dernière image. Elle alterne les plans longs et ceux très brefs, le mélange des temps et des matériaux, parce qu'un film c'est aussi et surtout une construction audiovisuelle et non l'illustration d'un thème. L'adolescente déniche enfin son père, vivant en ermite dans une proche banlieue, qui semble ne pas la reconnaître et lui parle de futilités. Prenant soudain conscience qu'elle se trouve devant un étranger, elle s'en va. Dans la rue, une grande angoisse l'étreint... jusqu'au moment où un ballon de foot, surgi d'un terrain vague, croise son chemin. Elle le prend et va jouer avec les autres jeunes. La couleur apparaît soudain. Alors que tout le film était soutenu par des structures sonores traditionnelles (avec un peu de disco pour indiquer le passé, dans la fiction), un rap inattendu ponctue le jeu final et libératoire d'Alix. Le père, réduit à une simple image, à un résidu mnémonique, sort de l'esprit de la jeune fille et le lave de ses fantasmes : les "feux rouges de sa mémoire" se sont éteints. Alix peut enfin partir à la conquête d'elle-même : elle retrouve, barrée au fond de son subconscient, son adolescence qui lui revient.

Que les feux rouges s'éteignent... est un film qui accorde autant d'importance au sujet qu'à la forme. Fossati travaille plus sur les fragments que sur la continuité narrative : on peut songer, à son propos, aux premiers courts métrages de Varda ou Resnais qui brassaient avec brio l'hétérodoxie des matériaux. Ici, il n'y a ni la virtuosité clinquante du clip ni un montage fonctionnel qui s'efface devant l'histoire mais une sorte de psychodrame auquel on trouve une enveloppe adéquate pour le formaliser.

Raphaël Bassan